



**HAL**  
open science

# La synonymie en latin dans les travaux de Claude Moussy

Peggy Lecaudé

► **To cite this version:**

Peggy Lecaudé. La synonymie en latin dans les travaux de Claude Moussy. *Revue de Linguistique Latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina)*, 2020, Sémantique latine. Hommage à Claude Moussy, N°20, pp. 42-67. hal-03244610

**HAL Id: hal-03244610**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03244610>**

Submitted on 1 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La synonymie en latin dans les travaux de Claude Moussy

Peggy LECAUDÉ  
(Université de Lille, STL)  
[peggy.lecaude@univ-lille.fr](mailto:peggy.lecaude@univ-lille.fr)

### RÉSUMÉ

C. Moussy a consacré un certain nombre de ses travaux de sémantique latine à l'étude de cas de synonymie, soit en cherchant comment des vocables éloignés sémantiquement avaient pu se rapprocher dans la dénotation d'un même concept, soit, au contraire, en enquêtant sur ce qui pouvait permettre de distinguer des vocables considérés *a priori* comme synonymes. Pour cela, il a toujours scrupuleusement analysé l'usage des vocables en contexte, dans des corpus plus ou moins larges selon l'objet d'étude. Il s'est également appuyé sur les travaux théoriques de spécialistes de linguistique générale pour caractériser le type de synonymie qui était en jeu.

MOTS CLEFS : synonymie, sémantique, sens, usage, *differentiae*, interchangeabilité, évolution sémantique.

### SUMMARY

C. Moussy devoted a number of his works on Latin semantics to the study of cases of synonymy, either looking at how semantically distant terms could be brought closer together in the denotation of the same concept, or, on the contrary, investigating what could make it possible to distinguish terms considered *a priori* as synonyms. To this end, he always carried out a scrupulous analysis of the usage of the terms in context, using more or less large corpuses depending on the object of his study. He also drew on the theoretical work of specialists from the field of general linguistics in order to define the types of synonymy involved.

KEY WORDS: synonymy, semantics, meaning, usage, *differentiae*, interchangeability, semantic evolution.

**Pour citer cet article : Peggy Lecaudé,** « La synonymie en latin dans les travaux de Claude Moussy », *Revue de Linguistique latine du centre Ernout. De Lingua Latina n° 20*, Décembre 2020, pages 42-67. URL : <http://www.lettres.sorbonne-universite.fr/numero-20>  
 Pour la revue dans son ensemble : <http://www.lettres.sorbonne-universite.fr/ecoles-doctorales/concepts-et-langages>; puis rubrique « Publications ».

## 1. INTRODUCTION

Qu'il me soit permis, en guise d'introduction, de rappeler une anecdote personnelle montrant à quel point les travaux de C. Moussy furent déterminants pour la jeune chercheuse que je fus. Après un mémoire de maîtrise consacré aux sens du grec δύναμις, je cherchais un sujet pour mon mémoire de DEA. C'est alors que F. Skoda, qui avait dirigé ma maîtrise, me fit connaître l'article de C. Moussy (2010 (a) : 11-24) sur « les vocables latins servant à désigner le sens et la signification » ; C. Moussy y montrait que lat. *uis*, lorsqu'il dénote la valeur sémantique d'un mot, était le calque sémantique de δύναμις. Séduite par ce concept, je m'engageai, sous la direction conjointe de M. Fruyt et F. Skoda, dans un mémoire portant sur les équivalents latins du grec δύναμις, sujet qui devint celui de ma thèse de Doctorat, soutenue en décembre 2010<sup>1</sup>. La lecture des travaux de C. Moussy fut toujours, tout au long de la préparation de ma thèse et au-delà, d'une très grande utilité et vint très souvent nourrir mes propres réflexions. Ses travaux sur la synonymie en latin, en particulier, furent de ceux dont je m'inspirai pour analyser la synonymie entre les lexèmes latins que j'étudiai. C'est pourquoi je souhaiterais lui rendre hommage aujourd'hui, en présentant ici son approche de la synonymie en latin dans les différentes études qu'il consacra à cette question. La plupart d'entre elles sont réunies dans le volume qu'il édita en 2010, *La synonymie et l'antonymie en latin*<sup>2</sup>. J'y ajouterais également son introduction aux actes du colloque du Centre Alfred Ernout de 1992, *Les problèmes de la synonymie en latin*<sup>3</sup>, ainsi que quelques articles

<sup>1</sup> LECAUDÉ (2010).

<sup>2</sup> MOUSSY (2010 (a)). Nous citons les articles qui y sont réédités d'après la pagination de ce volume.

<sup>3</sup> MOUSSY (dir.) (1994 (a)).

non retenus dans le volume de 2010, comme celui qui, traitant du « vocabulaire de l'ambiguïté<sup>4</sup> », souligne ponctuellement la synonymie qui existe entre *ambiguus* et *anceps*, et des travaux plus récents, par exemple celui sur « les emplois de *proprius* comme substitut de l'adjectif possessif au cours de la latinité<sup>5</sup> ». C. Moussy s'est intéressé à des domaines très divers et ses études lexicales nous emmènent souvent aux frontières de la sémantique et de la syntaxe ou de la sémantique et de la morphologie.

Nous commencerons par présenter les différents cas de synonymie qu'il a pu étudier dans ses divers travaux. Puis nous analyserons sa méthode de travail, fondée en premier lieu sur l'étude précise des occurrences en contexte, avant de montrer quels types de synonymie il s'est efforcé de dégager en s'appuyant sur des travaux de linguistique générale sur le sujet.

## 2. LES CAS ÉTUDIÉS

Les travaux de C. Moussy sur la synonymie peuvent être répartis en cinq catégories, qui sont, d'ailleurs, susceptibles de se recouper entre elles, selon le critère qui a présidé au rapprochement et à la comparaison de vocables latins par le linguiste. On distinguera ainsi les cas où les vocables sont rapprochés parce que :

- ils sont employés par les locuteurs latins pour exprimer une même notion ;
- ils traduisent le même vocable grec ;
- ils sont traditionnellement considérés comme synonymes ;
- apparentés morphologiquement, ils font partie de la même « famille » lexicale ;
- ils sont pragmatiquement et/ou syntaxiquement comparables.

### 2.1. Vocables employés pour exprimer une même notion

Dans ce premier groupement de travaux, nous pouvons classer les articles sur « les vocables servant à désigner le sens et la signification<sup>6</sup> », sur « les dénominations de la figure de style chez

---

<sup>4</sup> MOUSSY (2007 : 57-64).

<sup>5</sup> MOUSSY (2012 : 209-220).

<sup>6</sup> MOUSSY (2010 (a) : 11-24).

Cicéron<sup>7</sup> », sur « les appellations latines des titres de livres<sup>8</sup> » et sur certains vocables relevant du « vocabulaire de l’ambiguïté<sup>9</sup> ». Dans ces articles, les vocables latins, toujours polysémiques, sont analysés pour l’acception qu’ils ont en commun et qui fait l’objet de l’étude.

Dans le premier, il s’agit des verbes *ualeo*, *accipio*, *intellego* et *significo* et des noms *uis*, *sententia*, *sensus*, *significatio* et *intellectus*. Pour chacun de ces vocables, C. Moussy rappelle d’abord, lorsque cela est pertinent pour son propos, leur valeur ou leurs emplois habituels, puis il se concentre sur leurs occurrences dans le champ qui l’intéresse, celui du sens et de la signification. Il montre ainsi comment ces verbes et ces noms « ont enrichi peu à peu le vocabulaire de la signification à la suite d’une évolution sémantique plus ou moins complexe selon les cas<sup>10</sup> » ; la plupart d’entre eux ont conservé leurs emplois anciens de manière usuelle et seul le couple *significo-significatio* s’est véritablement spécialisé dans ce domaine. Mais pour ce qui est du sens précis de ces mots lorsqu’ils sont employés pour désigner le sens ou la signification, il apparaît qu’il est difficile d’établir des nuances entre eux : tous expriment à la fois la valeur d’un mot isolé et le sens d’un texte, et certains d’entre eux paraissent interchangeable dans les textes, comme *sensus* et *significatio*.

Lorsqu’il étudie les noms de la figure de style chez Cicéron, C. Moussy montre que ce dernier n’a pas recours, comme dans la *Rhétorique à Hérennius* par exemple, à un terme technique unique, mais, au contraire, à plusieurs vocables, dont certains sont employés métaphoriquement : *lumina*, *insignia*, *ornamenta* et *flores*, ces quatre vocables ayant en commun d’exprimer la notion de « brillance » ou de « parure ». Lorsqu’il cherche plus nettement à traduire le mot qui désigne en grec les figures de style, *σχήματα*, là encore, Cicéron emploie plusieurs mots latins : *forma*, *figura* et *conformatio*, qui ont tous en commun de pouvoir désigner la « forme », la « conformation », l’un des sens usuels de *σχῆμα*, ou encore *gestus*, partageant avec le substantif grec l’acception de « gestes, attitude »<sup>11</sup>. C. Moussy montre ainsi comment un auteur exploite la proximité sémantique de certains noms dans la langue courante et favorise en même temps leur

<sup>7</sup> MOUSSY (2010 (a) : 69-76).

<sup>8</sup> MOUSSY (2010 (a) : 135-141).

<sup>9</sup> MOUSSY (2007 : 57-64).

<sup>10</sup> MOUSSY (2010 (a) : 23).

<sup>11</sup> MOUSSY (2010 (a) : 73).

synonymie en en faisant des équivalents concurrents d'un même vocable grec. Finalement, après Cicéron, c'est *figura* qui s'imposera comme terme technique unique pour exprimer ce qu'exprime σχῆμα en grec, chez Quintilien notamment.

L'étude des différentes dénominations des titres de livres montre aussi un phénomène de concurrence entre plusieurs lexèmes latins là où le grec est plus économe. Le titre d'un livre en grec se dit en effet ἐπιγραφή ou, moins fréquemment, ἐπίγραμμα, les deux noms étant des dérivés du verbe ἐπιγράφω. En latin, ce que nous pourrions appeler l'équivalent sémasiologique du lexème grec, *inscriptio*, dérivé de *inscribere*, a été concurrencé par *index* et, plus tard, par *titulus*. C. Moussy retrace l'évolution sémantique de ces trois noms pour montrer comment ils ont pu se trouver en relation de synonymie pour désigner le titre d'un livre. L'évolution sémantique d'*inscriptio* suit celle d'*inscribere*, et est aussi parallèle à celle du verbe et des noms grecs : du sens d'« action d'inscrire sur » on arrive à celui de « résultat de l'action d'inscrire sur », à savoir « inscription » (sur un monument, du nom ou des exploits d'un personnage). L'évolution d'*index* et de *titulus* est différente : il semble que dans les deux cas, on parte du sens d'« étiquette » pour *index*, « écriteau » pour *titulus*, pour arriver à celui de « titre inscrit sur » l'étiquette ou l'écriteau ; autrement dit, de la dénotation du support, on en arrive à la dénotation de ce qui est inscrit sur ce support. Le cas d'*index* est plus complexe encore, car le mot ne dénote pas originellement un support, mais tout ce qui sert à indiquer, révéler quelque chose. On appelle par exemple *index* un informateur ou un dénonciateur. D'une valeur notionnelle à l'origine, il en vient à dénoter l'étiquette que l'on appose à un parchemin pour l'identifier et, de là, le titre qui se trouve sur l'étiquette. C. Moussy montre comment ces trois vocables se répartissent selon les époques, les genres littéraires et les auteurs : *inscriptio* et *index* sont plus anciens dans le sens de « titre », attestés dès l'époque cicéronienne<sup>12</sup>, alors que *titulus* ne prend ce sens qu'à l'époque augustéenne. Il est attesté en poésie et en prose, et c'est lui qui s'imposera en latin tardif puis dans les langues romanes.

Enfin, dans l'étude qu'il mène sur « *ambiguus, ambiguitas, anceps, utroqueversus* », après avoir analysé la polysémie des deux premiers vocables, il montre que *anceps* peut, comme *ambiguus*, s'appliquer non seulement à un « combat incertain » ou un « oracle ambigu », mais aussi, chez Aulu-Gelle, à la polysémie d'un mot et exprimer, comme lui, la notion d'ambiguïté.

<sup>12</sup> Auparavant, pour désigner le titre d'une comédie notamment, Plaute et Térence employaient *nomen* (Moussy 2010 (a) : 135).

## 2.2. Vocables employés pour traduire un même vocable grec

Dans les études précédentes, même lorsque C. Moussy ne cherche pas à proprement parler à observer comment un mot grec est traduit en latin, il fait tout de même très souvent référence au vocabulaire grec, qui sous-tend les emplois techniques des vocables latins. Ainsi, dans le premier article sur les « vocables désignant le sens et la signification », il montre que *uis*, dans son acception « valeur, sens », est un calque sémantique du grec δύναμις. Dans son étude des noms du titre en latin, il fait également référence aux deux noms grecs cités plus haut, ἐπιγραφή et ἐπίγραμμα. Enfin, lorsqu'il analyse les dénominations des figures de style chez Cicéron, il finit par s'interroger, en réalité, sur la manière dont l'Arpinate traduit le grec σχῆμα<sup>13</sup>.

C'est une démarche similaire qu'il adopte dans son article sur « *credibilis, probabilis, uerisimilis*<sup>14</sup> », puisqu'il part d'un mot grec unique, εἰκός, qu'il envisage dans son acception aristotélicienne pour dénoter la notion rhétorique de « vraisemblance », pour en étudier les différentes traductions chez les auteurs latins. La situation est complexe, car Cicéron, dans le *De inuentione*, emploie *probabile* dans deux sens différents : soit dans le sens de « vraisemblable », comme εἰκός, soit dans le sens de « digne d'approbation, d'estime » : dans ce dernier cas, *probabile* est le terme générique qui regroupe différents types de preuves, parmi lesquelles se trouve ce qui est vraisemblable, et qui est alors dénoté par *credibile*. *Credibile* est donc synonyme de l'une des acceptions de *probabile*, mais non de l'ensemble de son sémantisme. En outre, dans les *Partitiones oratoriae*, Cicéron donne à *ueri similia* une définition très proche de celle qu'il donnait à *probabile* dans le *De inuentione* : *quod plerumque ita fiat* à côté de *quod fere solet fieri*. Cette concurrence entre les trois adjectifs est confirmée après Cicéron, notamment chez Quintilien.

Enfin, C. Moussy (2010 (a) : 89-104) étudie un autre cas intéressant : la synonymie entre *iactus* et l'emprunt au grec *bolus*, en partant plus précisément de la synonymie entre les deux locutions juridiques *iactum emere* et *bolum emere*, « acheter le coup de filet » (avant qu'il soit pêché). Il montre que lat. *bolus* devait être un emprunt très ancien au gr. βόλος, puis comment il a évolué en latin en se

<sup>13</sup> Il en est de même dans son article sur *ornamentum* et *ornatus* (Moussy 2010 (a) : 51-67), dont C. Moussy met l'évolution en rapport avec celle du grec κόσμος. Voir *infra*, 2.4.

<sup>14</sup> Moussy (2010 (a) : 77-87).



détachant des emplois du mot grec pour se spécialiser, à partir du sens de « action de jeter, lancer », dans la dénotation de « l'action de jeter un dé » ou de celle de « lancer un filet », d'où le « coup de filet ».

### 2.3. Vocables traditionnellement considérés comme synonymes

C. Moussy étudie également des paires ou des groupes de vocables considérés usuellement comme des synonymes, comme *grātus* et *iūcundus* ou les adjectifs *continuus*, *perpetuus* et *iugis*, tous trois exprimant la continuité dans le temps. Alors que, dans les travaux mentionnés jusqu'alors, il mettait en avant les points communs entre les vocables étudiés, parfois assez éloignés sémantiquement hors du sens qu'ils ont en commun, il se focalise au contraire ici sur les différences entre les synonymes, à la manière des *grammatici* anciens qui recherchaient les *differentiae* entre les mots de même sens<sup>15</sup>. Mais ces différences ne sont pas toujours d'ordre sémantique. Ainsi, dans le cas de *grātus* et *iūcundus*, là où les synonymistes anciens se sont efforcés de déterminer des différences de sens, C. Moussy (2010 (a) : 31) montre que les deux vocables se distinguent surtout par des différences de connotations :

« ainsi donc la distinction de sens, que les dictionnaires ou les traités de synonymes établissent entre *grātus* et *iūcundus*, ne se vérifie guère dans les textes, mais à la distinction du sens se substitue parfois une différence de 'qualité', *iūcundus* apparaissant dans certaines expressions comme plus affectif que *grātus* ».

Pour ce qui concerne les trois adjectifs exprimant la continuité dans le temps, C. Moussy s'attache à montrer, en étudiant leur évolution sémantique, qu'ils expriment aussi tous les trois la continuité spatiale : *continuus*, apparenté au verbe *contineo*, signifie « qui se maintient uni », « qui se tient » ; *perpetuus* prend le même sens que le nom-racine *perpes* sur lequel il a dû être refait, et qui signifie « qui s'avance d'une manière continue » ; *iugis*, qui doit être rattaché à *iungo* « unir, joindre », était d'abord appliqué à l'eau qui coule en continu. À première vue, il semblerait possible de reconstruire pour ces trois adjectifs une évolution sémantique allant de la continuité spatiale à la continuité temporelle. Mais C. Moussy, en étudiant leurs occurrences, montre que la situation est plus complexe que cela : le sens temporel est nettement plus saillant que le sens spatial pour *continuus*, pour lequel il se demande si vraiment le second est antérieur au premier. *Perpetuus* et *iugis* ont conservé davantage leur

<sup>15</sup> Sur cette pratique des synonymistes anciens, voir notamment FLOBERT (1994 : 11-23).



valeur spatiale, même si les attestations de cette valeur s'atténuent pour *perpetuus* au fil du temps, et se distinguent aussi de *continuus* par le fait qu'ils expriment la notion d'éternité, de continuité illimitée dans le temps. Mais *continuus* et *perpetuus* sont rapprochés par le fait qu'ils s'appliquent aux mêmes entités, comme *oratio* : là où Cicéron parle d'*oratio perpetua* pour dénoter un discours prononcé d'une traite, Sénèque, Quintilien ou Suétone parlent d'*oratio continua*.

## 2.4. Vocables apparentés morphologiquement

Parmi les paires ou groupes de synonymes étudiés par C. Moussy, on en trouve plusieurs qui non seulement ont un sens proche, mais sont également apparentés morphologiquement. C'est le cas d'*ornatus* et *ornamentum*<sup>16</sup>, tous deux dérivés du verbe *ornare*, de *ostentum* et *portentum*<sup>17</sup>, dérivés de deux préverbes de *tendo*, *ostendo* et *portendo*, et des « adverbes apparentés à *iungo*<sup>18</sup> ». Dans la première étude, C. Moussy (2010 (a) : 51) cherche à comprendre « pourquoi la langue latine a conservé depuis l'époque archaïque jusqu'à l'époque tardive deux formes apparentées qui, si l'on se contente de consulter les articles des dictionnaires, paraissent présenter souvent les mêmes significations ». En effet, les deux substantifs sont restés sémantiquement parallèles au verbe dont ils sont dérivés, *ornare*, exprimant tous deux à la fois la notion d'« équipement » et celle d'« ornement ». Le linguiste s'étonne de cette synonymie entre deux dérivés « dont les suffixes différents pourraient donner à croire qu'ils n'avaient pas vocation à fournir des synonymes » ; il étudie leurs emplois en lien avec la valeur de leur suffixe, comme le faisaient certains synonymistes du XIX<sup>e</sup> s.<sup>19</sup>. Dans le cas d'*ornamentum* et *ornatus*, la différence suffixale, si elle permet de comprendre certaines distinctions, n'explique pas la totalité des emplois dans lesquels ils sont différenciés. Ainsi, l'emploi d'*ornamenta* exclusivement au pluriel chez Plaute s'inscrit dans une tendance générale des noms dérivés à l'aide du suffixe d'instrument *-mentum* à n'être employés qu'au pluriel (Moussy 2010 (a) : 54), tendance

<sup>16</sup> MOUSSY (2010 (a) : 51-67).

<sup>17</sup> MOUSSY (2010 (a) : 37-50).

<sup>18</sup> MOUSSY (2010 (a) : 105-116).

<sup>19</sup> P.-B. LAFAYE (1958 : XXXIV) consacra ainsi une partie de son dictionnaire des synonymes aux « synonymes grammaticaux », pensant que « la même modification grammaticale [devait], dans tous les cas, faire varier de même la signification ».

soulignée par J. Perrot (1961 : 263) ; le vocable y dénote « les costumes revêtus par les acteurs pour la représentation », avec une acception technique issue de la notion d' « équipement » exprimée par le radical : « si nous nous rappelons qu'*ornare* a pu signifier 'équiper', nous pouvons concevoir les *ornamenta* comme l'équipement d'un personnage, en ceci qu'ils constituent les vêtements, le costume qui sont adaptés à tel personnage, à tel rôle<sup>20</sup> » ; il sert aussi à dénoter les éléments d'une parure féminine, qu'il s'agisse des bijoux ou des vêtements. Il acquiert alors un sème supplémentaire, le sème « ornement ». *Ornatus*, quant à lui, est toujours employé au singulier chez Plaute pour désigner le costume, la tenue vestimentaire, l'accoutrement d'un personnage, mais sans que l'on puisse lui assigner le même sens technique qu'*ornamenta*, en tout cas dans la majorité de ses occurrences<sup>21</sup>. Dans la suite de son étude, C. Moussy montre que chacun des auteurs qui emploient *ornatus* et *ornamentum* exploite leur concurrence de façon différente : finalement, alors qu'ils paraissent synonymes hors contexte, « chez un même auteur les deux termes [ont] été rarement utilisés comme des synonymes<sup>22</sup> ».

Si C. Moussy a isolé, parmi les termes dénotant le prodige, *portentum* et *ostentum*, c'est manifestement en raison de leur parenté morphologique, qu'il souligne en rappelant que les deux substantifs sont dérivés de deux préverbes du verbe *tendo*, *portendo* et *ostendo*. S'il prend la peine d'analyser la valeur de chacun des deux préverbes *obs-* et *por-*, c'est pour mieux montrer à quel point, là encore, il est difficile d'en tirer une conclusion solide sur la différence de sens entre les deux verbes et leurs deux dérivés respectifs. Finalement, il apparaît que *portentum* connaît une variété d'emplois plus grande qu'*ostentum*, terme plus technique et, partant, plus restreint sémantiquement.

Quant aux adverbes apparentés à *iungo*, C. Moussy montre qu'ils se sont tous spécialisés dans un emploi différent, mais sans que cela soit particulièrement lié à la valeur des éléments pré- ou suffixaux qui entrent dans leur formation.

## 2.5. Vocables au fonctionnement syntaxico-pragmatique comparable

---

<sup>20</sup> Moussy (2010 (a) : 56).

<sup>21</sup> Moussy (2010 (a) : 58) montre toutefois comment les deux vocables semblent équivalents dans le *Pseudolus*, dénotant tous deux la tenue militaire que l'esclave Singe a revêtue (v. 756 : *ornamenta* et v. 935 : *ornatus*).

<sup>22</sup> Moussy (2010 : 67).

Les travaux mentionnés jusqu'ici portaient sur des substantifs, des adjectifs et quelques adverbes, sporadiquement sur des verbes de sens lexical plein. Mais C. Moussy s'est également intéressé à des vocables de nature plus « grammaticale » comme des locutions et des verbes modaux ou semi-modaux, des subordonnants ou des déterminants. Et là aussi, il fut parfois amené à comparer deux ou plusieurs vocables entre eux, comme *opus* et *necesse*<sup>23</sup>, *usus* et *opus* dans les locutions *usus est* et *opus est*<sup>24</sup>, *nequeo*, *non queo* et *possum*<sup>25</sup>, ou encore *proprius* et l'adjectif possessif<sup>26</sup>. Nous pouvons également classer ici son étude sur l'histoire du verbe *caueo*<sup>27</sup>, dans laquelle il compare la construction de ce verbe avec celle de *uito*, et ses deux articles sur les verbes régissant des complétives introduites par *quin* et *quominus*, qu'il étudie pour leur « orientation négative »<sup>28</sup>. Dans ces articles, ce n'est pas seulement le sens des mots qu'il étudie et qu'il compare, mais aussi leur fonctionnement syntaxique et pragmatique. Ainsi, il montre comment *proprius* subit un processus de grammaticalisation au cours de la latinité jusqu'à devenir un équivalent de l'adjectif possessif de 3<sup>e</sup> personne *suus*, et dans une moindre mesure de ceux de la 1<sup>ère</sup> et de la 2<sup>e</sup> personnes. Il étudie parallèlement le sens de *opus* et *usus* et celui des tours *opus est* et *usus est*, en envisageant les emplois où les deux locutions sont des « verbes autonomes à statut plein<sup>29</sup> » et ceux où elles sont des auxiliaires modaux exprimant l'obligation et la nécessité. Il montre comment les deux tours ont pu s'influencer mutuellement quant à leur construction syntaxique, développant des emplois particuliers qui les distinguent des autres verbes ou locutions exprimant ces modalités comme *debeo*, *necesse est* ou *oportet* (Moussy 2010 (a) : 189). De même, il analyse le rapprochement de *opus* et *necesse* dans les locutions *opus est* et *necesse est* d'une part, et dans les locutions plus tardives *opus habeo* et *necesse habeo* d'autre part (Moussy 2010 (a) : 199-208).

---

<sup>23</sup> MOUSSY (2010 (a) : 199-208).

<sup>24</sup> MOUSSY (2010 (a) : 185-198).

<sup>25</sup> MOUSSY (2002 (b) : 141-148) et (2002 (c) : 133-147).

<sup>26</sup> MOUSSY (2012 : 209-220).

<sup>27</sup> MOUSSY (2017 : 325-333).

<sup>28</sup> MOUSSY (2010 (a) : 209-220 et 221-232).

<sup>29</sup> MOUSSY (2010 (a) : 187).

Les différentes études que C. Moussy a menées sur *queo*, *nequeo* et *non queo* abordent également le problème de la synonymie de *nequeo* avec *possum* et de *nequeo* et *non queo* avec *non possum*, selon deux angles : lorsqu'il compare *possum* et *nequeo*<sup>30</sup>, le linguiste pose la question du degré de leur « synonymie<sup>31</sup> », en tant que verbes modaux et cherche à savoir si les deux verbes expriment les mêmes valeurs modales de « possibilité », « capacité », « permission » (valeur déontique) et « éventualité » (valeur épistémique). Il conclut que *nequeo* n'exprime qu'une partie des valeurs modales de *possum*, à savoir « possibilité » et, surtout, « capacité », mais qu'il est, contrairement à lui<sup>32</sup>, « pleinement modal ». Pour ce qui concerne à présent l'équivalence entre *non possum*, *nequeo* et *non queo*, C. Moussy (2002 (b) : 141-148) invoque des raisons métriques pour expliquer le choix surprenant de *non queo* au détriment des deux autres formes.

Enfin, lorsqu'il étudie les complétives introduites par *quin* et *quominus* (Moussy 2010 (a) : 209-220 et 221-232), il est amené à comparer le fonctionnement de verbes qu'il appelle « négations lexicales », comme *prohibeo*, *impedio*, *dubito*, *absum*, *nego*, qui comportent un sème de négation susceptible d'inverser la valeur négative des subordonnants *quin* et *quominus*, et de tournures négatives comme *non possum facere quin* ou *non dico quin*, qui ne l'inversent pas. De ce fait, il souligne sporadiquement la synonymie de verbes caractérisés par cette même capacité à constituer des « opérateurs de négation », qui partagent la même construction avec une complétive introduite par *quin* ou *quominus*.

Ce panorama des travaux de C. Moussy consacrés, totalement ou partiellement, à des problèmes de synonymie, nous montre l'extrême variété et la grande richesse des cas étudiés par le linguiste,

<sup>30</sup> Moussy (2002 (c) : 133-147).

<sup>31</sup> Comme C. Moussy (2002 (c) : 134) le dit lui-même au début de son article, il s'agit plus exactement d'un problème d'antonymie ici, dans la mesure où il compare un verbe à la forme affirmative, *possum*, avec un verbe contenant un morphème négatif, *nequeo* : « ce que j'appelle un équivalent est en fait une valeur antonymique ; par exemple nous nous demanderons si à *possum* exprimant la capacité correspondent des emplois de *nequeo* indiquant l'incapacité ».

<sup>32</sup> C. MOUSSY (2002 (c) : 146) fait allusion ici aux emplois de *possum* au sens de « avoir du pouvoir, de l'efficacité », qu'il partagerait avec des verbes comme *polleo* ou *ualeo*. Nous nous permettons de renvoyer à nos propres recherches sur cet emploi de *possum*, dont nous avons remis en question le caractère « lexicalement plein » : LECAUDÉ (2015 : 456-467).

tant du point de vue des questions linguistiques évoquées que des domaines lexicaux abordés : le vocabulaire de la rhétorique et de la sémantique, le champ lexical du prodige, le champ lexical de l'agrément et l'ornement, les verbes à négation inhérente, les verbes et les locutions de modalité... Il convient à présent d'étudier la manière dont C. Moussy mena l'analyse de ces cas et de comprendre quelle fut sa méthode de travail.

### 3. UNE APPROCHE FONDÉE SUR L'ÉTUDE DES (CON)TEXTES

#### 3.1. L'étymologie en question

Dans ses études lexicales, C. Moussy commence toujours par donner l'origine et la formation des vocables étudiés. Il cherche ensuite à savoir dans quelle mesure leur usage en contexte confirme ou non leur valeur étymologique. Or, selon lui, « J. Marouzeau a eu raison de souligner que le sens étymologique agit peu, sauf dans la langue littéraire et savante, pour fixer le sens du mot<sup>33</sup> ».

Par exemple, il montre combien la tentative d'expliquer la différence d'emploi entre *portentum* et *ostentum* par la valeur de leurs préverbes respectifs est contredite par les occurrences de ces deux vocables. Ainsi, le rapprochement du préverbe *por-* et de l'adverbe *porro*, pris dans son sens temporel de « en allant plus loin dans le temps, dans l'avenir », a conduit certains étymologistes anciens à considérer que *portentum* se distinguait d'*ostentum* et des autres noms du prodige en ce qu'il présageait l'avenir : *portenta, quae quid porro tendatur, indicent* (Festus, p. 245, Lindsay, p. 284). C'est une différence du même genre qu'établit É. Benveniste entre les deux noms, en donnant une autre valeur au préverbe, celle de « étirer, étaler sur toute sa dimension » : « *portentum*, à la différence de *ostentum*, présage non pas un seul événement, mais un panorama tout entier et comme une perspective continue, dévoilant ainsi une grande portion de l'avenir<sup>34</sup> ». Mais il s'appuie uniquement sur des occurrences du verbe *portendo* chez Tite-Live pour étayer son hypothèse. Or, C. Moussy (2010 (a) : 40) montre qu'« aucune de ces distinctions ne se vérifie vraiment dans l'usage que les auteurs latins ont fait des deux termes ».

#### 3.2. Le corpus des occurrences : des focales diverses

<sup>33</sup> MOUSSY (2010 (a) : 37) ; voir MAROUZEAU (1921 : 13 sq.).

<sup>34</sup> BENVENISTE (1969 : 258).

C'est en effet sur l'usage et sur l'étude des occurrences des vocables en contexte que C. Moussy fonde principalement son analyse de leur synonymie. Selon son objet d'étude, il établit pour cela des corpus de taille et de nature diverses. Il part souvent des occurrences les plus anciennes des vocables, à l'époque archaïque (chez Plaute ou Térence), et mène la plupart du temps ses recherches jusqu'à l'époque tardive (chez Tertullien, Macrobe ou Augustin). Il présente ainsi un large panorama des occurrences, qui lui permet d'analyser tant le facteur diachronique que le genre littéraire (prose ou poésie) et le goût personnel des auteurs, qui peut entraîner des différences d'emploi qu'on ne saurait expliquer autrement<sup>35</sup>.

Mais lorsqu'il s'intéresse à un vocabulaire plus technique, C. Moussy réduit sa focale et se concentre sur les occurrences relevées chez un petit nombre d'auteurs ou d'ouvrages spécialisés dans ce domaine technique. Par exemple, dans son article sur les dénominations des figures de style, il étudie prioritairement la manière dont Cicéron traduit le grec *σχημα* dans ses ouvrages consacrés à la rhétorique : l'*Orator*, le *De oratore*, le *Brutus*, les *Topiques*, le *De optimo genere oratorum*. Il étudie aussi les occurrences du vocable dans la *Rhétorique à Hérennius*, puis compare ces données avec la manière dont Quintilien dénote les figures de style. Cicéron semble tâtonner et propose plusieurs vocables pour traduire *σχημα* : des termes usuels employés métaphoriquement comme *lumina*, *insigna*, *ornamenta* ou *flores*, ou des termes qu'il tenta de rendre techniques, comme *forma* ou *figura* ; au contraire, au siècle suivant, chez Quintilien, un terme unique a fini par s'imposer, *figura*. Mais C. Moussy n'oublie pas le caractère sélectif de son corpus : s'il admet que le succès de *figura* dans le vocabulaire de la rhétorique « est peut-être dû au choix de Quintilien », il note aussi que « cette dénomination de la figure semble avoir été assez usuelle dans la langue commune dès les débuts de l'époque impériale<sup>36</sup> ».

<sup>35</sup> Selon J. MAROUZEAU (1949: 69-70), cité par C. MOUSSY (2010 (a) : 32, n. 4), qui se réclame souvent de ses travaux sur les « synonymes latins », le « facteur personnel » est peut-être le principe de répartition des synonymes le plus important : « Sans doute les particularités que nous révèlent les lexiques des auteurs latins ne comportent souvent pas d'autre explication... Rien ne serait plus instructif à cet égard que des études comparatives fondées sur des Lexiques d'auteurs... Les observations auxquelles on serait ainsi conduit dispenseraient des laborieuses et vaines explications qu'on fonde d'ordinaire sur la prétendue définition du sens strict. »

<sup>36</sup> Moussy (2010 (a) : 76) ; il cite ainsi Sén. *Epist.* 108, 35 ; Perse 1, 86 ; Pline le Jeune, *Epist.* 1, 2, 2 ; 1, 20, 10 ; 7, 9, 2 ; Suét., *Gram.*, 10, 7.



Au contraire, dans son article sur *ornamentum* et *ornatus*, il élargit sa focale, puisqu'il s'intéresse à la synonymie de ces deux vocables « de Plaute à la *Vulgate* ». En réalité, il s'arrête uniquement à quelques œuvres où l'emploi conjoint des deux vocables présente un intérêt particulier : les comédies de Plaute, la correspondance et les traités de Cicéron, un fragment de César conservé par Aulu-Gelle, le *De architectura* de Vitruve, qui permet d'observer les emplois des deux mots au sein d'un vocabulaire technique, le *De cultu feminarum* de Tertullien (ainsi qu'une occurrence dans l'*Apologétique*) et, enfin, la *Vulgate*.

### 3.3. Co-occurrence et « accumulation » de synonymes

Pour aborder le « problème de la synonymie » entre deux ou plusieurs vocables, C. Moussy s'intéresse d'abord aux situations de « co-occurrence » entre ces vocables, du moins lorsqu'il est possible d'en observer. Cette manière d'étudier la synonymie fut particulièrement développée à partir des corpus médiévaux, où foisonnent les « binômes synonymiques », comme l'a montré C. Buridant (1980 : 5-79). Dès les textes antiques, il est possible d'observer des phénomènes d'accumulation de synonymes, à des fins rhétoriques, comme chez Cicéron. C'est ce que fait remarquer Favorinus, après avoir mentionné plusieurs passages de Cicéron, dans un discours cité par Aulu-Gelle et rapporté par C. Moussy (1994 (a) : 8) dans son avant-propos au volume *Les problèmes de la synonymie en latin* :

*Verba haec item multa atque uaria : 'depopulatus esse', 'uastasse', 'exinanisse', 'spoliasse' nonne unam et eandem uim in sese habent ? Sane. Sed quia cum dignitate orationis et cum graui uerborum copia dicuntur, quanquam eadem fere sint et ex una sententia cooriantur, plura tamen esse existimantur quoniam et aures et animum saepius feriunt.*

« Ces mots nombreux et variés 'a dévasté', 'a ruiné', 'a dépouillé' n'ont-ils pas en eux une seule et même valeur ? Bien sûr. Mais parce qu'ils sont dits avec dignité de style et une abondance verbale puissante, bien qu'ils soient à peu près les mêmes et qu'une seule notion se trouve à leur source, on a l'impression qu'il y en a plusieurs puisqu'ils frappent et les oreilles et l'esprit à maintes reprises. » (traduction R. Marache, CUF).

Dans son article sur *grātus* et *iūcundus*, C. Moussy étudie ainsi d'abord les passages où les deux adjectifs sont employés conjointement. Dans certains de ces passages, ils sont « franchement opposés », ce qui vient corroborer la distinction de sens que les dictionnaires établissent entre eux en se fondant sur leur étymologie



respective : « *grātus*, ancien adjectif en \*-to- employé dans un sens passif, désigne [...] ce qui est 'reçu avec reconnaissance', ce 'dont on sait gré' et, par suite, ce qui est 'bien accueilli', même si l'objet en question ne présente pas d'agrément en lui-même », alors que « *iūcundus*, apparenté à *iuuāre*, implique au contraire une idée de plaisir, de joie<sup>37</sup> ». Ainsi, dans les lettres de Cicéron, on trouve par exemple :

Cic. *Att.* 3, 24, 2 : *Nam ista ueritas, etiam si iucunda non est, tamen grata est.*

« car ta franchise, même si elle n'a pas de quoi me réjouir, je t'en sais gré » (traduction L.-A. Constans).

Mais le plus souvent, lorsque les deux adjectifs sont employés dans une même phrase, ils sont associés plutôt qu'opposés, selon le procédé qu'H.-J. Pos (1932-1933) appelle l'« accumulation » ou encore la « coordination des synonymes », ce procédé ayant pour but la *uariatio* ou la *copia dicendi*. Par exemple dans les *Catilinaires* :

Cic. *Cat.* 4, 1 : *Est mihi iucunda in malis et grata in dolore uestra erga me uoluntas.*

« Vos bonnes dispositions sont un réconfort dans mes maux, une douceur dans mes peines » (traduction E. Bailly).

Il existe un autre type de situation où un tel phénomène d'accumulation de synonymes peut s'observer, pour des raisons totalement différentes : lorsqu'un auteur cherche le mot latin juste pour traduire un vocable grec ou bien, au contraire, qu'il énumère les différentes solutions possibles en latin pour traduire un seul mot grec. C'est souvent le cas chez Quintilien, par exemple dans le passage suivant, que C. Moussy cite pour montrer que l'auteur latin considère *credibilis*, *probabilis* et *uerisimilis* comme des synonymes<sup>38</sup> :

<sup>37</sup> Moussy (2010 (a) : 26).

<sup>38</sup> La référence au grec est ici implicite, mais bien présente à travers la mention d'Isocrate : les trois vocables latins sont employés ici comme des équivalents du grec *πιθανός* (Moussy 2010 (a) : 85). Dans d'autres passages du même genre, elle est plus claire, par exemple en Quint. *Inst. Orat.* 2, 15, 3 : *Est igitur frequentissimus finis : « rhetorice esse uim persuadendi ». Ego uim appello, plerique potestatem, nonnulli facultatem uocant. Quae res ne quid adferat ambiguitatis, uim dico δύναμις.* « Voici par conséquent la définition la plus commune : 'la rhétorique est la puissance de persuader.' Ce que j'appelle *uis* ('puissance'), la plupart le nomme *potestas* ('pouvoir'), quelques-uns, *facultas* ('faculté') : pour que cette situation n'entraîne aucune ambiguïté, ce que j'appelle *uis* ('puissance'), c'est le grec δύναμις. »

Quint. *Inst. Orat.* 4, 2, 31 : *Eam (narrationem) plerique scriptores maximeque qui sunt ab Isocrate uolunt esse lucidam, breuem, ueri similem. Neque enim refert an pro lucida perspicuam, pro ueri simili probabilem credibilemue dicamus.*

« La narration, la plupart des théoriciens et surtout lorsqu'ils s'inspirent d'Isocrate veulent qu'elle soit claire, brève, vraisemblable (*uerisimilis*). En effet, il importe peu qu'au lieu de claire (*lucida*) nous disions transparente (*perspicua*), qu'au lieu de vraisemblable (*uerisimilis*) nous disions plausible (*probabilis*) ou croyable (*credibilis*). »

Ce type d'énoncé, précieux pour le linguiste dans la mesure où il rend compte du sentiment du locuteur latin, est malheureusement rare, et pour déterminer si deux vocables sont synonymes, et dans quelle mesure ou de quelle manière ils sont synonymes, il faut le plus souvent recourir à d'autres outils d'analyse.

### 3.4. Concurrence, commutation et interchangeabilité

Il s'agit notamment d'observer comment les vocables supposés synonymes se comportent lorsqu'ils ne sont pas employés conjointement : servent-ils à dénoter le même type de réalité extralinguistique ? Sont-ils employés dans le même contexte ? S'il s'agit d'adjectifs, qualifient-ils les mêmes noms ? Lorsqu'il analyse la synonymie de *grātus* et *iūcundus*, C. Moussy (2010 (a) : 29) montre ainsi que Pline l'Ancien, par exemple, emploie indifféremment les deux adjectifs pour qualifier *sapor* et *odor*, dénotant ainsi un goût ou une odeur agréable. Pour le cas d'*ostentum* et *portentum*, il s'intéresse particulièrement aux emplois des deux vocables chez Cicéron, car c'est chez lui que l'on trouve le plus d'occurrences de l'un et de l'autre, notamment dans le *De diuinatione*, qui traite précisément des prodiges et des signes annonciateurs de l'avenir. Son analyse est éloquent : alors même que Cicéron semble établir, en 1, 93, des distinctions entre les diverses sortes de prodiges, dénotées par les différents noms qui constituent ce champ lexical (*ostentum*, *portentum*, *monstrum*, *prodigium*), il se sert indifféremment d'*ostentum* et de *portentum* pour désigner le prodige qu'il s'agit d'interpréter :

Cic. *De diu.* 1, 35 : *...aut in extis totam Etruriam delirare aut eandem gentem in fulgoribus errare aut fallaciter portenta interpretari*

« ...ou que toute l'Etrurie s'égaré à propos des entrailles, ou que le même peuple se trompe sur les foudres ou interprète les prodiges de manière erronée... »

Cic. *De diu.* 2, 49 : *sed quoniam de extis et de fulgoribus satis est disputatum, ostenta restant, ut tota haruspicina sit pertractata.*

« Mais puisqu'il a été suffisamment question des entrailles et des foudres, il reste à traiter des prodiges, afin que l'art des haruspices ait été couvert entièrement ».

La confrontation de ces deux passages permet d'observer la parfaite interchangeabilité des deux vocables pour désigner le prodige, dans des contextes similaires.

Pendant, ces cas de commutation ne permettent pas de conclure à la « parfaite synonymie » (Moussy 2010 (a) : 46) des deux vocables en général : ce qui est observable dans un contexte ne l'est pas nécessairement dans un autre. Dans le cas de *portentum* et *ostentum*, si les deux vocables sont interchangeables lorsqu'ils dénotent un prodige, ils ne le sont pas lorsque *portentum* dénote un monstre ou animal fabuleux, ou bien, par extension, un homme criminel (de la même manière que nous parlons d'un « monstre » aujourd'hui pour désigner un tueur en série, par exemple), ou encore une histoire incroyable et invraisemblable. Alors que *portentum* est un vocable polysémique, *ostentum*, lui, est monosémique, et cantonné à la dénotation du prodige<sup>39</sup>.

### 3.5. Synonymie et évolution sémantique

Cet exemple nous montre que la synonymie de deux ou plusieurs vocables n'est pas une donnée statique et figée, et qu'elle doit être analysée également dans une perspective diachronique et dynamique, comme un élément de l'évolution linguistique. En effet, deux vocables peuvent se rapprocher sémantiquement ou, au contraire, se différencier avec le temps.

Pour ce qui concerne les noms du prodige, C. Moussy (2010 (a) : 47) montre ainsi que l'extension d'emplois qu'a connue *monstrum*<sup>40</sup> a dû influencer celle de *portentum*, de sorte que les deux vocables sont caractérisés par la même polysémie. De même, il semblerait que *grātus* et *iūcundus* se soient rapprochés sémantiquement à partir du moment où les auteurs latins ont employé *grātus* – qui qualifiait au départ des mots en « rapport avec la bienfaisance, la générosité, les

<sup>39</sup> À une exception près, toutefois, chez Tacite (*Ann.* 15, 34, 2), où il dénote un être humain criminel, sans doute, précisément, sous l'influence du sens de *portentum* ou des autres noms du prodige comme *monstrum* ou *prodigium* (Moussy 2010 (a) : 47-48).

<sup>40</sup> Voir Moussy (1978 : 345-369) pour l'analyse de la polysémie de *monstrum*.

bons offices » comme *beneficium*, *dona*, etc. – à propos de « réalités qui impressionnaient agréablement les sens » (Moussy 2010 (a) : 29), chez Horace, par exemple, qui l'applique au « thym parfumé » (*grata thyma*). En outre, les adjectifs, qui s'appliquaient originellement seulement à des choses, furent tous deux employés à propos de personnes, ce qui contribua encore à leur rapprochement.

C. Moussy fait le même genre d'observation à propos de locutions comme *usus est* et *opus est*<sup>41</sup>, ou encore à propos de *opus* et *nesesse* : alors qu'ils sont opposés dans certains contextes, ces deux vocables ont pu être rapprochés dans les locutions *opus est* et *nesesse est* dans les cas où *opus est* avait la valeur « forte » de « il faut », et dans les locutions plus tardives *opus habeo* et *nesesse habeo*, lorsque la seconde en est venue à exprimer la notion de « besoin » (Moussy 2010 (a) : 207).

Au contraire, dans le cas de *ornamentum* et *ornatus*, le linguiste a bien montré que, malgré la proximité sémantique de deux vocables, renforcée par leur apparentement morphologique, chaque auteur avait su exploiter à sa manière l'existence de deux vocables plutôt que d'un seul et leur avait attribué des emplois différents.

Si C. Moussy fonde sa méthode de travail prioritairement sur l'analyse des occurrences des vocables étudiés en contexte, il s'appuie également sur des travaux menés par des spécialistes de linguistique générale, qui viennent nourrir sa réflexion et apporter un éclairage théorique à l'étude empirique.

## 4. QUELS CADRES THÉORIQUES POUR ANALYSER LA SYNONYMIE ?

### 4.1. L'analyse sémique, la grande absente

Dans la plupart des études qu'il consacre à la question de la synonymie entre deux ou plusieurs vocables latins, C. Moussy s'interroge sur le type de synonymie qui est en jeu. De manière assez surprenante, il recourt peu, pour le faire, à l'analyse sémique, c'est-à-dire à l'analyse du sens des mots par sèmes, alors qu'il utilise souvent cette méthode pour étudier les phénomènes de polysémie et

---

<sup>41</sup> Moussy (2010 (a) : 185-186) : « le rapprochement, en latin même, de *opus est* et de *usus est* paraît pouvoir aider à mieux comprendre la valeur de *opus* dans le tour impersonnel *opus est*. »

d'antonymie<sup>42</sup>. Il la mentionne, toutefois, à propos de la synonymie entre *portentum* et *monstrum* (2010 (a) : 47), qui n'est pas à proprement l'objet de son étude :

« Nous pouvons appliquer aux différentes acceptions de *portentum* les mêmes analyses sémiques que nous avons utilisées pour les acceptions de *monstrum*. On partira dans les deux cas du sens de 'prodige' ; l'usage des auteurs latins ne nous permet pas de distinguer par le moindre sème les sémèmes de *monstrum* et de *portentum* dans cette acception. »

Cette dernière phrase montre que le sème, trait de sens pertinent permettant de distinguer les sémèmes entre eux, pourrait constituer un outil adapté à l'analyse de la synonymie, permettant de mettre en valeur le rapprochement ou l'éloignement sémantique entre deux ou plusieurs vocables. Pourtant, C. Moussy ne l'utilise pas lorsqu'il analyse, par exemple, le rapprochement sémantique progressif de *grātus* et *iūcundus* (il aurait pu expliquer l'évolution sémantique de *grātus* chez Horace par l'adjonction d'un sème /agréable aux sens/ qui était alors réservé à *iūcundus*). De même, lorsqu'il cherche à expliquer ce qui continue de distinguer les deux adjectifs malgré leur rapprochement, il met en avant « une différence de qualité » (Moussy 2010 (a) : 31, voir aussi *supra*), mais non une différence sémique.

Si C. Moussy a peu recours à l'analyse sémique pour étudier la synonymie, c'est peut-être parce que celle-ci déborde le domaine du sens et de la signification. Il dit lui-même « combien sont complexes les raisons qui peuvent déterminer un auteur à choisir tel mot de préférence à tel autre » et que « d'ordinaire, la seule distinction des sens s'avère insuffisante pour justifier ce choix » (Moussy 2010 (a) : 25). Ce ne sont donc pas tant les sèmes qui permettent d'établir des distinctions entre les synonymes que d'autres « principes d'explication », que C. Moussy reprend à J. Marouzeau (1921 : 22) : « âge, origine, particularités de construction, valeur intensive ou expressive, intellectuelle ou affective, degré de distinction ou de vulgarité... ».

C. Moussy s'appuie, en revanche, sur les travaux de plusieurs linguistes qui ont proposé des grilles d'analyse de la synonymie en général, parfois en les mêlant, lorsque cela lui permet d'aller plus loin dans la caractérisation du cas étudié.

## 4.2. Synonymie absolue et partielle, parfaite et approximative

---

<sup>42</sup> Voir à ce propos, dans ce numéro, les articles respectifs de J.-F. THOMAS et P. DUARTE.

Il se fonde par exemple, dans son étude sur la synonymie de *portentum* et *ostentum*, sur les travaux d'O. Ducháček (1964 : 35-49). Celui-ci commence par distinguer les synonymes absolus, nécessairement monosémiques, c'est-à-dire n'ayant qu'un seul sens, et les synonymes partiels : ces derniers peuvent être deux mots polysémiques ayant une acception en commun, ou bien un mot polysémique ayant une acception commune avec un mot monosémique. C'est en cela que les deux vocables latins sont synonymes : *ostentum* est un terme quasiment monosémique, c'est-à-dire qu'il est employé dans les textes latins uniquement pour dénoter un prodige, ce qui lui confère d'ailleurs un caractère plus technique par rapport aux autres noms du prodige ; en revanche, *portentum* est polysémique, et une seule de ses acceptions est commune avec *ostentum*. Ensuite, O. Ducháček distingue la « synonymie parfaite » et la « synonymie approximative » :

« On ne se contente plus alors de définir les synonymes par l'identité des acceptions ; on recherche s'il y a entre les acceptions des deux synonymes 'une coïncidence absolue de tous les éléments qu'elles contiennent', ces éléments pouvant être de caractère notionnel, mais aussi de nature expressive, affective ou encore de caractère fonctionnel<sup>43</sup> ».

C'est pour déterminer le caractère parfait ou non de la synonymie qu'intervient le critère de l'interchangeabilité : si les deux vocables s'emploient dans les mêmes contextes, c'est-à-dire à la fois pour désigner les mêmes réalités extra-linguistiques et au voisinage des mêmes unités lexicales, on peut dire que, entre les acceptions qu'ils ont en commun, la synonymie est parfaite. C'est pourquoi C. Moussy conclut à l'existence d'une « synonymie partielle parfaite » entre *ostentum* et *portentum*.

Pour aller plus loin dans l'analyse de ce cas de synonymie, C. Moussy (2010 (a) : 49) a également recours aux travaux de K. Baldinger (1984 : 173-203 et 1968 : 41-61), selon lequel il n'existe de synonymie absolue que dans le cadre d'une analyse onomasiologique, c'est-à-dire sur le plan conceptuel, lorsque l'on part du concept pour en observer sa réalisation linguistique. En revanche, dans le cadre d'une analyse sémasiologique, c'est-à-dire si l'on part des signes linguistiques eux-mêmes, « la synonymie absolue n'existe pas : quand nous réalisons un concept ou un système conceptuel en le rattachant à un signe linguistique, une série d'implications stylistiques s'ajoute comme un halo au contenu conceptuel<sup>44</sup>. » Cela signifie que,

<sup>43</sup> MOUSSY (2010 (a) : 49).

<sup>44</sup> MOUSSY (2010 (a) : 49, n. 62).

même lorsqu'ils dénotent tous les deux le prodige, dans des contextes similaires, *ostentum* et *portentum* se distinguent par la « présence virtuelle du champ sémasiologique<sup>45</sup> » de chacun d'eux, c'est-à-dire ici par le fait que *portentum* ait d'autres sémèmes alors qu'*ostentum* n'en a qu'un seul.

### 4.3. Synonymie contextuelle

Dans les cas précédents, les vocables étudiés sont considérés *a priori* comme des synonymes ; l'objectif est donc de déterminer de « quelle manière<sup>46</sup> » ils le sont et, par conséquent, d'établir ce qui les distingue. Mais dans une autre partie de ses travaux, C. Moussy cherche, au contraire, à montrer ce qui rapproche des vocables qui ne sont pas, *a priori*, des synonymes. Il adopte alors une approche onomasiologique qui le conduit à établir l'existence d'une « synonymie contextuelle » entre les vocables : il le dit explicitement à propos de *credibilis*, *probabilis*, et *uerisimilis* en empruntant l'expression à R. Kocourek (1968 : 133). Mais il aurait pu également le dire à propos des « vocables désignant le sens et la signification » ou à propos des différents vocables latins que Cicéron emploie pour traduire le grec  $\sigma\chi\eta\mu\alpha$  et dénoter les figures de style.

C. Moussy (2010 (a) : 86) reprend également à son compte, pour décrire ces cas de synonymie contextuelle, les formules de F. Rastier (1987 : 148, n. 9), selon lequel l'équivalence de deux sémèmes est « le résultat de la neutralisation de leurs différences par le contexte » et qu'elle « peut être établie dans un contexte assimilateur ». Nous retrouvons bien là l'importance accordée au contexte dans l'interprétation du sens des unités lexicales, chère à C. Moussy.

## 5. CONCLUSION

Dans le champ de la linguistique latine, C. Moussy est souvent considéré comme celui qui introduit l'analyse sémique dans les études de sémantique latine. Il a, en effet, dirigé de nombreuses

---

<sup>45</sup> MOUSSY (2010 (a) : 50) ; voir BALDINGER (1984 : 179).

<sup>46</sup> Nous reprenons cette formule à M. FRUYT (1994 : 30), qui s'appuie alors sur les critères mis au point par J. LYONS (1981 : 148 *sq.*) : celui-ci distingue pour sa part la « synonymie pleine », la « synonymie totale » et la « synonymie complète ».



thèses qui s'appuient sur cette méthode<sup>47</sup> et l'a lui-même souvent utilisée dans ses recherches. Mais, au terme de cette présentation de ses travaux sur la synonymie en latin, il apparaît qu'il n'en a jamais été prisonnier. Pour analyser la synonymie des vocables qu'il étudie, C. Moussy s'appuie, en effet, sur des écrits théoriques qui ne se fondent pas nécessairement sur cette méthode ; et, surtout, c'est toujours avec parcimonie qu'il utilise ces écrits, en fin de parcours, de manière à apporter un éclairage supplémentaire à des données déjà rigoureusement analysées par l'étude minutieuse des occurrences en contexte.

Fin connaisseur des textes et des mots latins, il a su intégrer avec fluidité les progrès de la linguistique générale aux études philologiques traditionnelles, en maintenant un savant équilibre entre ces deux champs. C'est pour cette raison, mais aussi pour la clarté et l'intelligibilité de son propos, pour sa prudence et son sens de la nuance, ainsi que pour sa grande bienveillance et son extrême générosité que C. Moussy constitue un modèle à nos yeux.

## RÉFÉRENCES

BALDINGER, Kurt, 1968, « La synonymie. Problèmes sémantiques et stylistiques », *Z.F.S.L*, Beihefte 1 (Probleme der Semantik), Wiesbaden, 41-61.

BALDINGER, Kurt, 1984, *Vers une sémantique moderne*, Paris, Klincksieck, 173-203.

BENVENISTE, Emile, 1969, *Vocabulaire des institutions indo-européennes* (II), Paris, Les Éditions de Minuit, « Le sens commun ».

BURIDANT, Claude, 1980, « Les binômes synonymiques. Esquisse d'une histoire des couples de synonymes du Moyen Âge au XVII<sup>e</sup> siècle », in : *Synonymies, Bulletin du centre d'Analyse du discours*, Université de Lille-III, 4, 5-79.

CONSO, Danièle, 1990, *Forma : étude sémantique*, Thèse dactylographiée soutenue à l'Université Paris-Sorbonne.

DOROTHÉE, Stéphane, 2007, *À l'origine du signe : le latin signum*, Paris, L'Harmattan (coll. « Kubaba », série « Grammaire et linguistique »).

<sup>47</sup> Citons à titre d'exemples celles de D. CONSO (1990), J.-F. THOMAS (2002), S. DOROTHÉE (2007) ou S. ROESCH (1998).

DUCHÁČEK, Otto, 1964, « Contribution à l'étude de la sémantique : les synonymes », *Orbis*, 13, 1, 35-49.

FLOBERT, Pierre, 1994, « Les *differentiae* chez les grammairiens latins ou le refus de la synonymie », in : C. Moussy (dir.), *Les problèmes de la synonymie en latin*, Paris, PUPS (coll. « *Lingua latina* »), 11-23.

FRUYT, Michèle, 1994, « Typologie des cas de synonymie », in : C. Moussy (dir.), *Les problèmes de la synonymie en latin*, Paris, PUPS (coll. « *Lingua latina* »), 25-46.

KOCOUREK, R., 1968, « Synonymy and Semantics Structure of Terminology », *Travaux linguistiques de Prague*, 3, 131-141.

LAFAYE, Pierre-Benjamin, 1858, *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, Paris, Hachette.

LECAUDÉ, Peggy, 2010, *La notion de puissance : les équivalents latins du grec δύναμις*, Thèse dactylographiée soutenue le 11 décembre 2010 à l'Université de Paris-Sorbonne.

LECAUDÉ, Peggy, 2015, Le « sens lexical plein » de *possum*, in : G. V. M. Haverling (ed.), *Latin Linguistics in the Early 21th Century. Acts of the 16th International Colloquium on Latin Linguistics, Uppsala, June 6th-11th, 2011*, Uppsala Universitet.

LYONS John, 1981, *Language and Linguistics*, Cambridge, University Press.

MAROUZEAU, Jules, 1949, « Synonymes latins », in : *Quelques aspects de formation du latin littéraire*, Paris, 57-71 = *Cinquantenaire de l'École pratique des Hautes-Études*, Paris, 1921, 13-22.

MOUSSY, Claude, 1964 (1965), « *Gratus et iucundus* », *Revue des Études latines*, 42, 389-400 = C. Moussy, 2010 (a), 25-35.

-1978, « Esquisse de l'histoire de *monstrum* », *Revue des Études latines*, 55, 345-369.

-1983 (1984), « *Bolus et iactus* : de l'emprunt au calque sémantique (à propos de Suétone *De grammaticis et rhetoribus*, 25, 9) », *Revue des Études latines*, 61, 227-241 = C. Moussy, 2010 (a), 89-104.

- 1987, « Les complétives en *quin*, *quominus* et le jeu des négations », in : *Études de linguistique générale et de linguistique latine offertes à Guy Serbat*, Paris, S.I.G., 279-291 = C. Moussy, 2010 (a), 209-220.
- 1990, « Un problème de synonymie : *ostentum* et *portentum* », *Revue de Philologie*, 64, 1-2, 47-60 = C. Moussy, 2010 (a), 37-50.
- (dir.), 1994 (a), *Les problèmes de la synonymie en latin*, Paris, PUPS (coll. « *Lingua latina* »).
- 1994 (b), « *Credibilis*, *probabilis*, *verisimilis* : problèmes de synonymie dans le vocabulaire de la rhétorique », in : C. Moussy (dir.), *Les problèmes de la synonymie en latin*, Paris, PUPS (coll. « *Lingua Latina* »), 173-186 = C. Moussy, 2010 (a), 77-87.
- 1996 (1997), « *Ornamentum* et *ornatus* : de Plaute à la Vulgate », *Revue des Études latines*, 74, 92-107 = C. Moussy, 2010 (a), 51-67.
- 1997, « Les appellations latines des titres de livres », in : J.-C. Fredouille, M.-O. Goulet-Cazé, P. Hoffmann, P. Petitmengin, S. Deléani (éds.) *Titres et articulations du texte dans les œuvres antiques*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1-7 = C. Moussy, 2010 (a), 135-141.
- 1998, « Négation et lexique en latin : le cas des complétives en *quin* et *quominus* », in : B. Garcia-Hernández (éd.), *Estudios de Lingüística latina*, 583-595 = C. Moussy, 2010 (a), 221-232.
- 1999 (a), « Les dénominations de la figure de style chez Cicéron », *Helmantica* 50 (151-153), 543-552 = C. Moussy, 2010 (a), 69-76.
- 1999 (b), « Les vocables latins servant à désigner le sens et la signification », in : M. Baratin & C. Moussy (dir.), *Conceptions latines du sens et de la signification*, Paris, PUPS (coll. « *Lingua Latina* »), 13-27 = C. Moussy, 2010 (a), 11-24.
- 2002 (a), « *Opus est* et *usus est* : sémantique, syntaxe, pragmatique », in : G. Calboli (éd.), *Papers on Grammar VIII*, Roma, 141-158 = C. Moussy, 2010 (a), 185-198.
- 2002 (b), « Les emplois de *queo*, *non queo* et l'influence de la métrique », *Pallas*, 59, 141-148.

-2002 (c), « *Nequeo* est-il un verbe modal ? », in : M. Fruyt & C. Moussy (dir.), *Les modalités en latin*, Paris, PUPS (coll. « *Lingua Latina* »), 133-147.

-2007, « *Ambiguus, ambiguitas, anceps, utroqueuersus* dans le vocabulaire de l'ambiguïté », in : C. Moussy & A. Orlandini (dir.), *L'ambiguïté en Grèce et à Rome. Approche linguistique*, Paris, PUPS (coll. « *Lingua Latina* »), 57-64.

-2008 (a), « Les adverbes latins apparentés au verbe *iungo* », in : M. Fruyt & S. Van Laer (dir.), *Adverbes et évolution linguistique en latin*, Paris, L'Harmattan (coll. « Kubaba », série « Grammaire et linguistique »), 117-130 = C. Moussy, 2010 (a), 105-116.

Moussy, Claude, 2008 (b), « Quelques emplois parallèles de *opus* et de *necesse* », in : C. Brunet (éd.), *Des formes et des mots chez les Anciens : mélanges offerts à Danièle Conso*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 143-151 = C. Moussy, 2010 (a), 199-208.

-2010 (a), *Synonymie et antonymie en latin*, Paris, L'Harmattan (coll. « Kubaba », série « Grammaire et linguistique »).

-2010 (b), « *Continuus, perpetuus* et *iugis*. L'expression de la continuité dans l'espace et le temps », in : C. Moussy (dir.), *Espace et temps en latin*, Paris, PUPS (coll. « *Lingua Latina* »), 91-107 = C. Moussy, 2010 (a), 117-133.

-2010 (c), « La prière d'action de grâces: étude lexicale », in : S. Roesch (dir.), *Prier dans la Rome antique : études lexicales*, Paris, L'Harmattan (coll. « Kubaba », série « Grammaire et Linguistique »), 99-114.

-2011, *La polysémie en latin*, Paris, PUPS.

-2012, « Les emplois de *proprius* comme substitut de l'adjectif possessif au cours de la latinité », in : M. Biraud (éd.), *(Dis)continuité en linguistique latine et grecque. Hommage à Chantal Kircher-Durand*, Paris, L'Harmattan (coll. « Kubaba », série « Grammaire et linguistique »), 209-220.

-2017, « Esquisse de l'histoire du verbe *caueo* », in : P. Duarte, F. Fleck, P. Lecaude, A. Morel (dir.), *Histoires de mots. Etudes de*

*linguistique latine et de linguistique générale offertes en hommage à Michèle Fruyt*, Paris, PUPS, Collection « *Lingua Latina* », 325-333.

PERROT, Jean, 1961, *Les dérivés latins en -men et -mentum*.

POS, H.-J., 1932-1933, « Contribution à une théorie générale des synonymes », *Recherches philosophiques, II*, 190-201.

RASTIER, François, 1987, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.

ROESCH, Sophie, 1998, *Verbum. Etude sémantique*, thèse de Doctorat soutenue à l'Université de Paris-Sorbonne.

THOMAS, Jean-François, 2002, *Gloria et laus. Etude sémantique*, Louvain-Paris, Peeters.

**Pour citer cet article : Peggy Lecaudé**, « La synonymie en latin dans les travaux de Claude Moussy », *Revue de Linguistique latine du centre Ernout. De Lingua Latina n° 20*, Décembre 2020, pages 42-67.